

tierrez. Ayant juste à ce moment une maladie d'yeux, il lui fit écrire par l'archiduchesse, pour lui dire combien ils estimaient tous deux son caractère et son zèle ardent pour la patrie et que ce sentiment augmentait de jour en jour.

La correspondance avec Gutierrez et Hidalgo tenait la plus grande place parmi celle que l'archiduc entretenait au sujet de la question mexicaine. Les lettres des deux Mexicains, qui ne cessaient d'affluer, formaient un vrai dossier et surtout celles de Gutierrez étaient souvent de véritables brochures aux phrases ronflantes.

A cette époque une nouvelle personnalité commença à jouer un rôle dans l'affaire. C'était l'ambassadeur belge au Mexique, Kint de Roodenbeck, qui était justement arrivé à Paris. Comme Napoléon savait qu'il était tout particulièrement un homme de confiance du roi des Belges, il le fit venir en audience. Lorsque l'empereur lui demanda si la fondation d'une monarchie était possible au Mexique le diplomate répliqua oui, mais ajouta qu'il y aurait en tous les cas des difficultés (1).

Au commencement de mai il obtint encore une seconde audience auprès de l'empereur suivie d'une autre auprès de l'impératrice. Hidalgo et Gutierrez se hâtèrent de faire connaître à l'archiduc ce qui, dans cet entretien, était favorable à la cause. Gutierrez écrivait que l'empereur avait répondu à la remarque de Kint, qu'il allait se rendre à Miramar : « J'en suis bien aise et je vous prie dans ce cas de dire au prince Ferdinand-Maximilien de ma part, que mes désirs et mes projets n'ont pas changé. Si je ne lui ai pas écrit pour le lui dire moi-même c'est qu'il y a eu des difficultés subites. Il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué (2). » Hidalgo rapporte que Kint, après son audience auprès de l'impératrice, lui avait dit : « Si je n'étais pas déjà dévoué à la cause du Mexique, je le serais sûrement devenu après cette entrevue. L'empereur, l'impératrice et M. Drouyn de Lhuys sont tout à fait décidés à ne pas renoncer à l'entreprise. »

A Miramar Kint répéta au couple archiducal à peu près ce qu'il avait dit à Napoléon à Paris. Il ajouta encore qu'il

(1) D'après le rapport de Kint au roi de Belgique du 18 avril 1863. Vienne, Archives de l'État.

(2) Gutierrez à De Pont, 9 mai 1863. La seconde audience de Kint eut lieu le 8 mai 1863. Vienne, Archives de l'État.

serait d'une importance énorme que l'intervention se basât sur l'élément catholique, quoiqu'il soit impossible de restituer les biens de l'Église, après es nombreux changements de propriétaires. Il fallait former un gouvernement tout à fait nouveau, dont les membres n'appartiendraient à aucun parti. C'était une couronne d'épines que celle qui attendait l'archiduc, mais aussi une œuvre grande et noble.

Les rapports de Kint, malgré de nombreuses restrictions, étaient pourtant favorables à l'entreprise. La cause avait trouvé un nouvel avocat et comme il lui était favorable, on l'écoutait aussi bien plus volontiers que d'autres qui regardaient les choses d'un point de vue plus pratique.

L'archiduchesse Charlotte écrivit une lettre très enthousiaste à son père à l'égard de Kint. C'était, à son avis, l'homme dont la coopération était maintenant peut-être la plus importante pour le succès dans la question mexicaine, le seul qui, si on voulait l'écouter, pourrait donner à l'intervention française une tournure décisive et à l'attitude des Français une direction qui leur a manqué jusqu'à présent. Elle priait à la fin son père de déjouer, si possible, les intrigues qu'on manigançait contre Kint et dont elle avait eu vent par Gutierrez (1).

Au Mexique le général Forey était entre temps arrivé, le 19 mars, devant Puebla, et, profitant des expériences du général Lorencez, il se décida à adopter une tactique qui durerait plus longtemps, mais qui mènerait systématiquement et sûrement au succès.

Des semaines passèrent. Almonte avait déjà appris de Paris par Hidalgo que l'impératrice était inquiète depuis longtemps et que l'empereur commençait également à s'impatienter. Il vit là tout de suite l'occasion de se venger de Forey qui lui avait enlevé son titre de chef de la nation et l'avait publiquement blâmé.

Peut-être même pouvait on provoquer son rappel. Almonte résolut d'écrire quelques lettres à Paris, qui, bien que destinées à des amis intimes, seraient connues en haut lieu et dans lesquelles Forey était fort maltraité. Déjà au commencement du mois de mai Almonte avait écrit à l'archiduc qu'il regret-

(1) L'archiduchesse Charlotte au roi Léopold, 2 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

tait de devoir constater le peu de génie du général Forey, qui, au lieu de marcher directement sur Mexico, était d'abord de nouveau allé à Puebla (1). Un mois plus tard il écrivait du camp devant Puebla à Hidalgo (2), qu'il se consumait de désespoir en voyant tant de maladresse. « Forey ne comprend rien, c'est un animal, un véritable animal et rien d'autre. Il n'écoute personne et ne se laisse inspirer que par le fameux directeur de la politique, Billard (3), qui est très prétentieux. » « L'armée, disait Almonte, joue un rôle vraiment ridicule devant Puebla, au lieu de marcher directement sur Mexico. » Hidalgo s'empressa de montrer ces lettres à l'impératrice Eugénie et en envoya la copie à l'archiduc. Mais Almonte avait exagéré, la question de Puebla allait recevoir une solution heureuse. Comonfort avait concentré son armée auxiliaire de 5 000 hommes pour tomber dans le dos de l'armée française. Forey eut connaissance de ce plan par un espion. Il ordonna de former un détachement considérable qu'il mit sous les ordres du général Bazaine en lui disant d'attaquer Comonfort subitement la nuit. Bazaine exécuta l'ordre d'une façon brillante. Comonfort, ne se doutant de rien, fut complètement surpris. Tout le matériel de guerre et tous les canons furent pris. Dans un court espace de temps, Bazaine s'était fait un nom dans le corps d'expédition français. Tout le monde parlait de lui, personne de Forey. Le 19 mai Puebla se rendit après un siège de soixante-deux jours. On fit 12 000 prisonniers, parmi lesquels 1 500 officiers et 25 généraux. De ce fait les chefs principaux des troupes de Juarez disparaissaient. Beaucoup d'entre eux furent emmenés prisonniers à Paris. Mais Ortega, Escobedo et plus tard aussi Porfirio Diaz réussirent à s'échapper. C'étaient les chefs les plus capables de Juarez et ce manque de surveillance devait se payer plus tard.

Pour le moment Juarez avait subi une lourde défaite et bien que le président manifestât immédiatement sa ferme volonté de mener le combat jusqu'au bout avec toute l'énergie et tous

(1) Almonte à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 3 mai 1863. Vienne. Archives de l'État.

(2) Almonte à Hidalgo, Cerro di S. Juan en face de Puebla, 19 mai 1863, copie de lettre, ajoutée à une lettre d'Hidalgo à De Pont du 4 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

(3) Officier d'état-major auquel Forey avait confié le ressort politique.

les moyens possibles, par la prise de Puebla il avait pourtant perdu le noyau de son armée. Il ne pouvait plus songer à défendre la capitale. Il ne lui restait en tout que 1 400 hommes environ et ceux-ci étaient dispersés dans toutes les directions. La guerre régulière dut être abandonnée et une guerre de guérilla commença, pleine de haine et de rancune.

Juarez quitta la capitale avec les membres de son gouvernement pour se rendre à San Luis Potosi. Dans son propre camp s'élevaient des voix qui voulaient mettre d'autres hommes à la tête de l'État. Le manque de solidarité empêcha la réussite de ces aspirations. Juarez resta le chef de l'État. Mais pour les Français, la route vers la capitale était libre. Forey envoya le général Bazaine en avant avec une division et celui-ci entra le 7 juin dans la capitale. Sans le savoir Forey aplanissait le chemin pour celui qui devait lui succéder dans le commandement. Partout on entendait déjà dire que la chute de Puebla n'était due qu'à Bazaine et que ce général courageux était aussi entré le premier à Mexico. On oubliait que tout autre général aurait réussi dans cette dernière entreprise sur les ordres de Forey. La légende s'était emparée du nom de Bazaine.

La nouvelle de la prise de Puebla avait soulevé une vive joie à Fontainebleau où le couple impérial séjournait juste à ce moment. On avait, raconte l'aide de camp impérial, le comte de Clermont-Tonnerre, oublié tous les soucis et toutes les inquiétudes d'une année. L'empereur était gai comme un enfant et la prise de Puebla l'avait rajeuni de dix ans. Hidalgo avait fait remarquer au comte de Clermont-Tonnerre le rôle que Bazaine avait joué et commença ainsi à exécuter l'intrigue ourdie par Almonte contre Forey. Le comte tomba dans le piège. Il écrivit qu'à son avis il n'y avait au Mexique qu'un seul homme, Bazaine (1).

La nouvelle avait eu d'autant plus d'effet que Napoléon avait été, les derniers temps, dans la plus vive inquiétude et n'avait, comme il le disait à Metternich, presque pas vécu ces derniers huit jours. On avait, de l'Amérique du Nord, qui regardait les choses d'un œil courroucé, propagé la nouvelle que

(1) Lettre du comte de Clermont-Tonnerre, envoyée à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Vienne, Archives de l'État.

les Français avaient dû lever le siège (1). Lorsqu'on apprit la prise de Puebla, la réaction fut énorme. D'après le témoignage de Metternich, l'empereur pleura de joie et lorsque l'ambassadeur se leva pour boire à la santé de la vaillante armée française au Mexique, l'empereur le remercia d'une voix tremblante d'émotion. Lorsque, vers cinq heures, il reçut un télégramme du roi de Prusse, avec des félicitations pour les « nouveaux et brillants succès de la brave et vaillante armée française, » Napoléon ne pouvait en croire ses yeux. Il ne s'y attendait nullement de ce côté-là et demanda tout étonné si le télégramme était vraiment du roi de Prusse et non, comme il l'avait cru d'abord, du roi de Wurtemberg. Mais au fond il en était très content.

Tandis que la nouvelle de la prise de Puebla était accueillie avec joie à la cour de France, elle éveilla à Miramar des sentiments partagés. D'un côté l'archiduc était, lui aussi, plein d'enthousiasme, mais la réserve qu'il croyait devoir encore observer lui défendait, comme il l'écrivit à Gutierrez (2), de lui télégraphier ses félicitations, comme « le lui aurait dicté son cœur ». Il croyait voir dans la prise de la ville le prélude de nouvelles victoires matérielles et morales, qui conduiraient au but qu'il poursuivait, il osait le dire, avec autant de zèle que Gutierrez lui-même.

De suite l'archiduc envoya aussi ses félicitations à Napoléon (3).

« Ce succès, écrivait-il, donne au monde une nouvelle preuve de la fermeté et du génie supérieur de l'empereur, capable de briser la résistance la plus énergique. L'empereur triomphera finalement de toutes les difficultés qui s'opposent encore au salut du Mexique. Alors l'Angleterre sortira peut-être aussi de sa léthargie et reconnaîtra qu'il est de son propre intérêt de seconder une œuvre qui mettra fin aux attaques de son voisin ambitieux, l'Union. »

Étant données les difficultés toujours plus grandes et les

(1) Metternich à Rechberg, lettre privée, Fontainebleau, 12 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

(2) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Gutierrez, 18 juin 1863, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(3) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Napoléon III, 12 juin 1863, Miramar. Brouillon de la main du baron De Pont.

dimensions toujours croissantes de la guerre transatlantique, dont les frais augmentaient de jour en jour, étant données la résistance inattendue dans le pays et les aspirations monarchiques de la population jusque-là peu sensibles, étant données en France l'antipathie toujours plus manifeste contre l'entreprise, l'opposition de ministres influents, la défaveur de l'Angleterre, enfin les affaires d'Europe toujours plus embrouillées, l'archiduc, inquiet, se demandait secrètement si Napoléon ne serait pas amené à renoncer à l'exécution complète de son plan primitif, et, l'honneur des armes étant sauf, à se contenter d'une autre conclusion brillante pour la France et aussi avantageuse que possible pour elle (1).

On voit que l'archiduc se rendait fort bien compte des difficultés. Mais loin d'en tirer une conclusion pour sa propre attitude, il était simplement très inquiet de savoir si Napoléon ne se retirerait pas de l'affaire. En conséquence il pria Metternich de sonder le terrain à ce sujet. Metternich lui répondit (2) que l'ordre de Son Altesse n'était pas facile à accomplir.

« Aucun être humain en effet, pas même l'empereur, répondit l'ambassadeur, ne peut savoir ce qu'il est possible de faire et ce qu'on fera au delà de la « Terra caliente » (3). La confusion surpasse, sous ce rapport, la hauteur des célèbres montagnes mexicaines et ne peut s'expliquer que par le fait qu'on s'est gardé, à force d'opérations militaires très difficiles et très ingrates, de pénétrer dans le labyrinthe de l'organisation politique.

« Votre Altesse aura pu remarquer que la question intérieure n'est point dans un stade capable de contenter Hidalgo ou d'encourager Gutierrez. Ce dernier succombe à un léger désespoir tandis que le premier, élément énergique, multiplie ses efforts à Fontainebleau avec un zèle rare. Je me suis toujours tenu sur le champ des paroles générales et, depuis mes dernières déclarations officielles, je me suis entendu avec l'empereur pour laisser mûrir cette affaire délicate en toute tranquillité et avec la plus grande patience. »

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Metternich, 13 juin 1863, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(2) Metternich à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 26 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

(3) Zone insalubre du climat mexicain.

Entre temps la réponse de l'empereur Napoléon aux félicitations de l'archiduc était aussi arrivée (1). Elle était très courte, mais cordiale. L'empereur y exprimait sa joie de ce que l'archiduc avait aimé rendre justice au courage et à la persévérance de l'armée française. « J'espère, ajoutait-il, que maintenant le parti de l'ordre au Mexique pourra relever la tête et que nos projets pourront enfin se réaliser. Cependant bien des obstacles sont encore à vaincre et l'appui de l'Angleterre nous serait bien utile. Votre Altesse Impériale devrait bien prier le roi des Belges d'employer dans ce but à Londres sa légitime influence... » En même temps arriva aussi une lettre de l'impératrice Eugénie à l'archiduchesse Charlotte. Tout heureuse, elle écrivit (2) que les péripéties si fréquentes avaient jusqu'ici rendu difficile de prévoir quelque chose, mais elle espère maintenant que la prise de Puebla est de bon augure pour la réalisation de « nos vœux ». Elle ajouta encore que le retour des évêques serait bien à désirer. « Il n'y a plus aucun danger pour eux, d'autre part, ils possèdent une grande influence sur la population, qui serait fort utile. »

L'archiduc était maintenant beaucoup moins inquiet. Dans une lettre de remerciement, adressée au prince Metternich, il disait partager toutes ses vues (3). Lui aussi voulait se placer sur un terrain neutre et attendre les événements avec calme et patience.

« Je suis, ajoutait-il, tout aussi libre que le premier jour où le comte Rechberg à Trieste fit plus que me surprendre avec ses premières ouvertures. Je ne me suis pas encore écarté d'un centimètre des principes alors formulés et ceci me donne de la force et du calme. Je dois à cette conséquence que l'empereur Napoléon m'a gardé son estime et sa sympathie et qu'il reste vis-à-vis de moi également conséquent dans les principes fondamentaux de ses projets transatlantiques. Les difficultés avec lesquelles l'empereur est aux prises sont énormes, et c'est surtout à cause de cela qu'il faut lui laisser du temps et du

(1) Napoléon III à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 21 juin 1863 original. Vienne, Archives de l'État.

(2) Impératrice Eugénie à l'archiduchesse Charlotte. Fontainebleau, 15 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

(3) Archiduc Ferdinand-Maximilien à Metternich. Miramar, 30 juin 1863, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

repos. Ses propres amis et admirateurs lui préparent les plus grands ennuis. Les braves et honorables Mexicains de Paris sont évidemment trop fougueux. Fatigués par l'attente, ils veulent pousser l'empereur à des démarches qui ne seraient pas opportunes et qui ne feraient qu'éveiller une méfiance justifiée en Europe et au Mexique. »

Tout cela était fort bien, mais au fond de son cœur l'archiduc sympathisait avec les braves et honorables, mais fougueux Mexicains. Tout en parlant à Metternich de calme et de patience, lui aussi aurait voulu accélérer le mouvement. Sous l'impression de Puebla, Almonte était également devenu plus audacieux dans ses conseils. Jusque-là il avait conseillé à l'archiduc d'arriver au mois de décembre et maintenant, coup sur coup (1), il lui écrivit qu'il devait faire ses préparatifs de voyage pour le mois d'octobre. Il n'y avait aucun doute que la nation mexicaine l'appellerait, car l'opinion publique était de plus en plus favorable à la monarchie. Saligny et Almonte craignaient que la prise de Puebla ne donnât à leur ennemi juré Forey une certaine gloire en France, gloire qui, avec l'occupation de Mexico, pourrait peut-être faire échouer leur ardent désir de voir le général rappelé. Ils étaient également très prévenus contre le commandant de la seconde division, le général Douay. Celui-ci regardait d'un œil extrêmement critique les événements au Mexique en général et l'attitude de Saligny en particulier. Ce dernier avait appris que Douay envoyait à un général à Paris, dont il était l'ami, des rapports très détaillés sur les choses du Mexique et que ces lettres parvenaient aussi à la connaissance de l'empereur.

Un autre homme encore, très dévoué à Saligny, se mit au service de la campagne de médisance entreprise contre les deux généraux. C'était le marquis A. de Radepont. L'intermédiaire était tout naturellement Hidalgo, chargé de faire parvenir les lettres à l'impératrice. Celles de Radepont étaient tout particulièrement blessantes. Forey, y disait-il, est d'une intelligence bien au-dessous de celle qu'on pourrait exiger pour sa position. C'est une nullité complète, tout au plus un honnête homme. La prise de Puebla avait été précédée d'une bagarre

(1) Almonte à l'archiduc, 20 mai et 2 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

dans les rues, tout à fait inutile et en général on avait laissé à l'ennemi beaucoup trop de temps pour fortifier la ville. Quant à Douay, il le méprisait encore plus. Cet homme avait proposé de négocier avec Juarez et, à cette occasion, avait fait des remarques sur le compte de l'empereur et de l'impératrice, que lui, Radepont, ne saurait répéter sans rougir. La chose ne serait pas si impopulaire en France si la direction en était confiée à des hommes dignes de la bravoure héroïque des soldats de l'empereur, etc. Saligny ne le cédait en rien à ses compagnons. Il écrivit à Hidalgo que Douay avait déclaré, cinq jours avant la prise de Puebla, que la ville était imprenable, qu'en général toute l'expédition était une absurdité, née du caprice d'une femme et qu'il n'y avait qu'une chose à faire, négocier avec Juarez et rentrer en France. Saligny s'enthousiasmait ensuite pour Bazaine, qui, lui, était un vrai général avec un coup d'œil sûr, plein d'énergie, d'activité et de tact, qui comprenait les idées de l'empereur et le servait avec dévouement. Forey, grâce aux insinuations de l'officier d'état-major, Billard, chargé en grande partie de la direction des affaires politiques, était résolu de déclarer une vraie guerre au parti conservateur et monarchiste. Et cela malgré les remontrances d'Almonte et de Saligny. Heureusement, il se laissa encore arrêter sur la pente.

Ces plaintes perpétuelles d'Almonte eurent un premier succès. Billard ne devait plus être employé que dans le domaine militaire. Pour amoindrir les mérites de Forey, Saligny écrivit à Paris (1), que si le général l'avait écouté on aurait pu prendre Puebla, et facilement, déjà au mois de décembre. Il fallait encore toujours traiter Santa-Anna avec la plus grande méfiance. Saligny espérait, porté par la confiance de l'armée, pouvoir exécuter le programme, mais Forey était loin d'être ce qu'il désirerait.

Il fallait vraiment avoir de l'audace pour parler ainsi de la confiance de l'armée qui, tout au contraire, était complètement opposée à Saligny. De telles lettres dont le contenu ne pouvait être contrôlé qu'après des mois, s'il pouvait l'être, devaient naturellement induire en erreur et empoisonner les esprits. Pour se donner encore plus de marge Saligny écrivit enfin

(1) Saligny à Hidalgo, 2 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

qu'il attendait des nouvelles de Paris, qui lui délieraient les mains et lui rendraient sa liberté d'action. « J'ai bonne espérance, disait-il, non sans une certaine suffisance que tout ira bien, si seulement on me laisse faire. »

Hidalgo, qui faisait parvenir ces lettres au couple impérial français, avait le sentiment vague de commettre par là une ignominie. Lui, qui se trouvait en sûreté à la cour impériale, se prêtait à laisser accuser et déshonorer de la plus vilaine manière des généraux qui, devant l'ennemi et sur une terre étrangère, portaient les plus grandes responsabilités. Dans une lettre à De Pont il cherchait à s'excuser, qu'il avait le courage de dire de telles choses au couple impérial, tandis que d'autres se taisaient sur tout ce qui était désagréable. « J'en suis désespéré, ajoutait-il plein d'hypocrisie, mais il faut bien connaître la vérité, car sans cela rien ne pourrait être amélioré ! » Hidalgo, dans la même lettre avouait très franchement que c'était lui qui jusqu'à présent avait demandé et obtenu le rappel du général Lorencez et la suspension de Billard comme représentant politique de Forey. Mais ceci toujours seulement après un échec dû à la manière d'agir de ces messieurs. « Maintenant, disait-il naïvement à De Pont, je ne puis pourtant pas demander carrément le rappel de Forey, ce qui serait un signe de disgrâce juste au moment où un triomphe éclatant vient de mettre fin à l'inquiétude d'aujourd'hui. Mais la personne (1) qui travaille auprès de Leurs Majestés et moi, nous croyons quand même au succès, tout en tenant compte du terrain délicat sur lequel nous ont placés les événements. Si on voulait nommer Forey maréchal de France la chose serait beaucoup plus facile pour nous, car alors il n'y aurait pas assez de troupes au Mexique pour sa haute position. Quant au général Douay, la chose ira plus vite. C'est remarquable que le général Bazaine soit tout aussi aimé des Mexicains que des Français. Partout on chante ses louanges, soit pour ses capacités militaires, soit comme homme politique. C'est lui que nous voudrions voir à la tête de l'armée. Réussirons-nous ? Dieu en décidera (2). »

(1) Peut-être Morny. (L'auteur.)

(2) Hidalgo au baron De Pont, 1^{er} juillet 1863. Vienne, Archives de l'État.

Cette lettre est un document de la plus grande importance et qui nous permet de juger jusqu'à quel degré « les puissances souterraines » et surtout Hidalgo, avaient le pouvoir d'influencer les décisions du couple impérial. Et en effet, quinze jours s'étaient à peine écoulés que Metternich, dans un rapport à Rechberg, disait qu'on songeait en haut lieu à Paris à confier la direction des affaires au Mexique à Bazaine, après avoir éloigné Forey. Quant à Douay, la chose, contrairement aux idées d'Hidalgo non seulement n'avancait que lentement, mais elle n'avancait pas du tout. Comme bien des monarques en effet, Napoléon avait la faiblesse d'écouter de préférence les rapports de personnes qui n'étaient pas désignées pour les faire, de personnes privées et de profanes en la question, pour contrôler ainsi les hommes en position et ceux qui jouissaient soi-disant de sa confiance. Les lettres inofficielles de Douay intéressaient Napoléon et les choses restèrent ainsi malgré les hauts cris poussés par Saligny, Radepon et Hidalgo.

Gutierrez n'avait pas non plus perdu son temps. Il n'avait pas cessé de faire la cour à l'archiduc et il lui fit dire par Schertzenlechner que Miranda lui avait écrit que l'archiduc gagnait de jour en jour plus de partisans. Il osait même affirmer qu'on commençait déjà à aimer l'archiduc au Mexique. Un jeune général monarchiste, nommé Roélas et arrivé justement du Mexique, écrivait qu'il avait entendu parler dans la bonne société de Mexico de l'archiduc avec les plus grands éloges et que lui-même, en voyant sa photographie, avait été tout à fait enthousiasmé (1) !

Malgré les avertissements de Rechberg, l'archiduc rencontra incognito Gutierrez à Meran. L'archiduc y déclara qu'il ne demandait plus le vote de toute la nation, mais celui d'une fraction de la capitale seule serait par contre insuffisant. Il désirait être appelé par une grande majorité de la nation, car un Habsbourg ne pouvait pas monter sur un trône comme usurpateur ou comme aventurier.

Entre temps l'événement désiré depuis si longtemps à Paris était devenu une réalité. Forey était entré à Mexico, trois jours après Bazaine, le 7 juin. Le parti conservateur s'y était

(1) Gutierrez à Schertzenlechner, 20^e juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

déjà soulevé et avait déclaré être pour l'intervention. Lorsque l'entrée à Mexico fut connue à Paris, l'enthousiasme des intéressés à la cour fut encore plus grand. Hidalgo exultait. Rayonnants de plaisir, lui et l'impératrice (*sic!*) d'après sa description, lisaient les bonnes nouvelles de Mexico. La mère d'Hidalgo avait envoyé une lettre charmante de Mexico, où elle racontait l'entrée triomphale de Forey, les acclamations pour Napoléon et surtout pour l'impératrice dont le portrait pouvait se voir partout dans la capitale ; elle en avait été très flattée (1).

Hidalgo lui-même se rengorgeait (2). Auparavant on l'avait partout méprisé et on s'était moqué de lui, mais maintenant on lui serrait la main et on le félicitait. Ceux qui l'avaient blâmé, lui avouaient franchement que les événements lui avaient donné raison. On lui disait que jadis il fallait avoir un certain courage pour prononcer le nom d'Hidalgo à Paris, tandis que maintenant cela avait changé d'un coup.

En Espagne on avait observé le déroulement des choses avec une certaine jalousie. La reine et les ministres se sentaient mal à l'aise à l'idée que la France allait fonder une monarchie, ce qui, de droit, appartenait plutôt à un Bourbon d'Espagne. Il est vrai que le maréchal Serrano ne se laissa pas tromper et qu'il déclara, comme toujours, que la monarchie au Mexique était une impossibilité absolue. Seul un aventurier indien ou métis serait capable de s'orner de cette couronne peu enviable et d'encourir le *risico* qui y était lié (3).

A Mexico le général Forey avait, immédiatement après son entrée dans la capitale, pris en main l'organisation de la politique intérieure.

Auparavant déjà l'empereur avait écrit au général (4) qu'il était nécessaire que Forey soit le maître au Mexique, sans toutefois sembler tel à l'extérieur. Il fallait créer un gouvernement provisoire, dans lequel Almonte devait trouver place. Ce n'est qu'après cela qu'on pourrait, d'une manière

(1) Hidalgo à De Pont, 26 juillet 1863. Vienne, Archives de l'État.

(2) Hidalgo à De Pont, 20 juillet 1863. Vienne, Archives de l'État.

(3) Lettre privée du chargé d'affaires autrichien à Madrid, La Granja, 14 juillet 1863, et envoyée à l'archiduc par le comte Rechberg, le 30 juillet. Vienne, Archives de l'État.

(4) Voir Paul GAULOT, *l'Expédition du Mexique, 1861-1867*, I, p. 132.

très habile, demander à la nation quelle forme gouvernementale elle choisissait. Il fallait avoir l'air de laisser la liberté du choix aux Mexicains, mais en vérité on devait à tout prix parvenir à la solution établie depuis longtemps à Paris, c'est-à-dire la monarchie avec l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Napoléon attachait la plus grande importance à ce que les dehors soient gardés. Le monde devait sérieusement croire que le libéral Napoléon était loin de vouloir forcer les Mexicains à accepter une domination étrangère. C'est pour cela que tout devait être fait avec beaucoup de finesse et de tact et lentement manigancé, comme le plan impérial le voulait.

Saligny n'était pas de cet avis. La chose avait déjà duré beaucoup trop longtemps pour cet homme, conservateur jusqu'à la moelle, et qui ne pouvait plus attendre le moment que ses principes et ses idées soient dominants au Mexique. Il influençait Forey quand il pouvait et le général, un soldat honnête et incapable d'une politique fine et rusée, telle que Napoléon l'exigeait de lui, commença finalement à agir d'une manière assez maladroite. Déjà devant Puebla il avait formulé un décret, d'après lequel on pouvait séquestrer les biens de quiconque combattrait l'intervention, les armes à la main. Ceci naturellement pouvait facilement être interprété dans le sens d'une confiscation générale de la fortune de tous les partisans de Juarez. A Mexico le général publia tout de suite des décrets qui muselaient la presse. Les instructions libérales de Napoléon trouvèrent par contre leur expression, à l'exception de ce qui concernait Juarez et le projet monarchique, dans la proclamation que Forey publia le 12 juin.

La liberté de conscience devait être garantie avant tout et les anciens biens de l'Église, qui avaient été achetés légalement, devaient rester aux acheteurs ou à leurs héritiers. Quiconque se joindrait au gouvernement à former par un vote libre, aurait droit à une amnistie complète, tout autre serait impitoyablement poursuivi. On publia en outre le 20 juin un décret (1) d'après lequel quiconque appartenait à une des bandes armées de malfaiteurs qui infestaient le pays serait mis hors la loi et cité devant un tribunal de guerre, ayant un pouvoir illimité. Les jugements de ce tribunal étaient sans

(1) E. LEFÈVRE, I, p. 315.

appel, l'exécution suivrait dans les vingt-quatre heures. C'était le commencement.

Ensuite Forey nomma tout simplement une Junte gouvernementale supérieure. Elle se composait de trente-cinq membres, appartenant pour la plupart au parti conservateur, tandis qu'il n'y avait que quelques libéraux modérés. Ceux-ci refusèrent d'ailleurs et par le fait l'assemblée se composa surtout d'anciens partisans de Santa-Anna et de Miramon. Cette Junte choisit ensuite, comme on l'avait depuis longtemps fixé en Europe, un gouvernement provisoire auquel appartenaient, d'après les résolutions prises, Almonte, l'archevêque de Mexico, Labastida et le général Mariano Salas.

Enchanté, Almonte fit part à Napoléon de l'entrée à Mexico et de la formation de la régence. « L'assemblée des notables, écrivit-il (1), sera appelée dans cinq ou six jours et Votre Majesté recevra avec le prochain bateau, partant de Saint-Nazaire, la nouvelle que ce corps s'est déclaré pour la monarchie et pour l'archiduc. »

L'assemblée des notables n'était pas encore convoquée qu'Almonte faisait déjà part de ses résolutions futures à l'empereur. Il exprimait encore le désir de voir Bazaine général en chef et Saligny unique directeur de la politique au Mexique. Alors tout irait pour le mieux. En outre Almonte croyait qu'il était temps que l'empereur récompensât Saligny en le nommant sénateur.

Almonte écrivit en même temps à l'archiduc. Il se flattait de ne pas s'être trompé sur le véritable état des choses, annonçait l'arrivée d'une députation, qui devait offrir la couronne à l'archiduc pour la fin août, et exprimait l'espoir que l'archiduc, s'il voulait accepter la couronne, pourrait s'embarquer fin octobre ou au commencement de novembre (2).

On réunit enfin l'assemblée nationale. Cette tâche était aussi entre les mains de la Junte. L'assemblée devait se composer de deux cent quinze membres des plus considérés et surtout de citoyens de la capitale. Si on tient compte de la composition

(1) Almonte à l'empereur Napoléon. Mexico, le 26 juin 1863, copie de la main d'Almonte et jointe à la lettre adressée le même jour à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. Vienne, Archives de l'État.

(2) Almonte à l'archiduc Ferdinand-Maximilien, 26 juin 1863. Vienne, Archives de l'État.

de la Junte on comprendra que le choix tomba finalement presque uniquement sur des conservateurs, qui se montraient sous tous les rapports accommodants pour les vœux de la France. On croyait ainsi se rapprocher du but fixé par Napoléon. Mais ce n'était pas le chemin que l'empereur avait voulu prendre. Au lieu d'un jeu délicat d'intrigues, on avait joué une farce.

On donna au corps ainsi créé le droit de fixer la forme gouvernementale future. On décida, comme on le souhaitait à Paris, d'établir la monarchie héréditaire au Mexique et d'offrir la couronne impériale à l'archiduc Ferdinand-Maximilien. On fixa également que Napoléon garderait le droit de proposer un autre prince dans le cas où l'archiduc refuserait. Cette dernière résolution devait, il est vrai, faire une très mauvaise impression sur tous les Mexicains. L'empereur n'était pas du tout de cet avis et c'est ainsi que Forey fournit lui-même à ses ennemis une arme dangereuse.

Juarez, qui se regardait encore et toujours comme le seul président et chef légal du gouvernement, protesta formellement contre l'intervention française et les actes de violence commis par les troupes.

En Europe on trouva aussi que Forey et Saligny avaient manqué de ménagements. On était très content de l'influence qu'on semblait avoir acquise au Mexique, mais le décret de la confiscation des biens et de la défense de faire passer des valeurs à l'étranger, promulgué à la même date, n'eurent pas du tout l'assentiment de Napoléon. Il trouvait que son plan avait été exécuté un peu naïvement et songeait à rappeler Forey, conformément au désir d'Almonte. Mais contrairement au désir de ce dernier, Saligny devait encourir le même sort. On savait par Douay qu'il avait été l'instigateur de tous les derniers décrets. Hidalgo fut instruit des intentions de Napoléon. Il regardait le rappel de Forey comme un succès personnel, mais il protesta et cette fois-ci vainement, contre le rappel de Saligny, auprès de l'empereur et de l'impératrice.

Napoléon déclara franchement que ce qui s'était fait jusqu'à présent n'était qu'une déclaration de quelques citoyens de la ville de Mexico, mais non du pays, tandis que l'impératrice exprima l'espoir que ce mouvement se répandrait encore sur toutes les parties du Mexique, libérées des troupes de Juarez.

Hidalgo se garda bien de faire connaître à Saligny la nouvelle de son rappel prochain pour ne pas le décourager. Mais en réalité c'était parce qu'il fut fort attristé de ce que Napoléon, pour la première fois, ne l'avait pas écouté et qu'il n'avait pas été capable d'arrêter cette mesure. Dans une lettre à De Pont, destinée à l'archiduc, Hidalgo, avec une suffisance révoltante, parlait de lui-même. C'est ainsi qu'il racontait que le comte de Clermont-Tonnerre lui avait écrit de Vichy, où le Mexicain avait envoyé à Napoléon ses félicitations sur la prise de Mexico, que les oreilles avaient dû lui tinter, tant l'empereur avait dit du bien de lui. Il disait aussi que les personnalités de la cour lui avaient fait « une petite ovation », que la mère de l'impératrice, qui séjournait à Saint-Cloud et qu'il voyait chaque jour, était également pleine d'enthousiasme.

L'archiduc Maximilien séjournait encore en ce moment à Méran, où son beau-frère Philippe, le fils cadet du roi des Belges, lui rendit visite. A son départ l'archiduc lui remit une lettre pour Napoléon (1), afin de le féliciter de la prise de Mexico. « Ce succès avec celui de Puebla, écrivait-il, sont un nouveau triomphe de cette force de volonté que ne rebutent ni les obstacles créés par les hommes, ni ceux que lui offre la nature et qui restera à jamais un des traits les plus caractéristiques de l'histoire de Votre Majesté. Suivant les conseils que vous avez daigné me donner, Sire, dans votre lettre du 21 juin, je me suis empressé de prier mon beau-frère d'agir sur le gouvernement anglais pour tâcher d'obtenir son secours éventuel en faveur de l'établissement de la monarchie qu'il s'agit de fonder au delà des mers et qui, à son début surtout, ne saurait se passer de l'assistance des deux grandes puissances maritimes. »

Quand des nouvelles plus détaillées sur les événements Mexique arrivèrent, on devint un peu plus sceptique, du moins dans l'entourage de l'archiduc. « Tout cela est très bien, faisait remarquer De Pont à Hidalgo (2), mais la volonté de toute la nation est trop peu visible dans tout ce qui s'est passé au Mexique jusqu'à présent. Au moins la grande majorité de

(1) Archiduc Ferdinand-Maximilien à l'empereur Napoléon. Méran, 13 juillet 1863, brouillon. Vienne, Archives de l'État.

(2) De Pont à Hidalgo, 5 août 1863. Vienne, Archives de l'État.